

## L'HISTOIRE EST À RÉCRIRE EN PERMANENCE

«Marignan?» «1515.» «Waterloo?» «1815.» Longtemps, l'Histoire est restée une suite de noms et de dates pour écoliers sages. Il suffisait d'apprendre par coeur et de réciter ensuite. De toute manière, les choses restaient simples. Des rois, qui avaient presque toujours leur couronne sur la tête comme dans un jeu de cartes, gagnaient ou perdaient des batailles sous le regard soucieux de ministres obligatoirement sages. Henri IV se résumait ainsi à un panache blanc, une poule au pot et à un Sully barbichu tenant le livre de comptes.

Cette Histoire restait événementielle pour les adultes. Un certain nombre de faits s'alignaient. L'auteur ne quittait le haut de la pyramide sociale que pendant les révolutions. Les famines restaient en toile de fond. C'était généralement un peu austère. Il fallait donc aux esprits frivoles une «petite histoire» laissant supposer qu'une bonne partie de la «grande» s'était tramée sur un oreiller. Que n'aura-t-on pas écrit de la Pompadour!

Et puis on s'est rendu compte, vers 1930, que cette superstructure ne reposait en fait sur rien. Il y avait pourtant des causes économiques à chaque chose, et des choses dont l'Histoire ne pouvait faire l'économie! L'immense travail de ce que l'on appellera «l'école des Annales» (Braudel, Le Roy Ladurie...) sera donc de faire parler, sur un ton volontiers marxiste, les convois de grain et les vendanges, les mouvements migratoires et les taux de mortalité. Très académique, cette vision devait multiplier les graphes et les courbes. La science se mettait au chevet de l'Histoire comme elle aurait été à celui d'un malade. On comprendra que les feuilles de température s'imposaient...

Cette approche volontiers desséchée menaçait d'éliminer l'humain du champ d'études. La réaction sera donc l'actuelle «histoire des mentalités», illustrée par Jean Delumeau, qui montrera comment espoirs et peurs évoluent au fil du temps. Notre structure mentale a considérablement changé depuis l'an mil. Dans la foulée, les objets acquerront donc leur histoire. Alain Corbin ou Pietro Camporesi signeront des pages définitives sur les odeurs ou la fermentation du fromage.

D'admirables tableaux seront ainsi brossés, utilisant au passage les micro-travaux produits par des générations de tâcherons universitaires en quête de licence ou de doctorat. Havres de paix, les archives se sont du coup muées en ruches bourdonnantes. L'ennui, c'est que ces tableaux impressionnistes ont perdu leur cadre, de nature précisément événementielle. La culture générale ne vient plus au secours des mémoires défaillantes. Le savoir s'est trop atomisé.

On constate donc, depuis quelques années, un retour à l'Histoire classique. Le Goff signe aujourd'hui une vie de saint Louis. Miquel raconte *Le chemin des dames*. Il s'agit de réintégrer ce qu'on sait de neuf dans une trame qui, elle, ne l'est pas. La chose répond en partie au désir du public. Le livre d'Histoire est devenu une industrie florissante. Il faut que le lecteur s'y retrouve dans ce domaine où la biographie reste reine.

Cet impact public devrait logiquement s'accroître encore au XXI<sup>e</sup> siècle. Une époque qui ignore où elle va tend à regarder dans le rétroviseur. La fameuse «accélération de

l'Histoire» multiplie en plus les besoins de racines. Dieu merci, il restera encore beaucoup à dire, alors qu'il s'est déjà tant publié. Côté racines précisément, la préhistoire sera entièrement à récrire ces prochaines décennies, si l'on suit l'actuel rythme des découvertes. L'Égypte, l'Amérique précolombienne, le Haut Moyen Age sont aussi des domaines que nourrissent les fouilles. On est en ce moment au bout de l'indigestion.

Il restera enfin à faire la somme du XXe siècle, en synthétisant sans passions excessives des tonnes d'archives, dont il faudra tirer une substance à même de faire sens. Là au moins, tout le monde semble d'accord. Les affrontements idéologiques ne sont plus de mise. Ils ne résistent pas aux faits.

Si tout cela nous prépare des jours plutôt austères, ne nous affolons tout de même pas. Au siècle prochain, il y aura encore les ultimes secrets de Marie-Antoinette, les amours de Napoléon et la mort de Marie Stuart. Si les chercheurs tiennent parfois du papillon séché, leurs lectrices demeurent d'incurables midinettes, que combleront de nouveaux Alain Decaux et de nouveaux Frédéric Mitterrand. Pour le public, en 2097 comme en 1997, l'Histoire, ce sera avant tout des histoires.

---

Source : *La Tribune de Genève*, 11 mai 1997.